

## PREMIÈRE PARTIE

### LE ROULEAU DE PAPIER



Au cours de l'année 1908, je vis entrer dans mon bureau le jeune prêtre (1) qui desservait alors la paroisse de Blandan, centre de colonisation situé entre Bône et La Calle, et qui porte le nom d'un sergent héroïque tombé au champ d'honneur de notre conquête algérienne.

- je suis de passage dans vos murs, me confia mon visiteur avec simplicité, et j'en profite pour remplir auprès de vous une mission qui s'écarte quelque peu de mon ministère.

Vraiment? répliquai-je. Voilà qui pique à souhait ma curiosité de journaliste. De quoi s'agit-il? - D'un cas assez bizarre. Figurez-vous que dans mes ouailles - j'emploie ce mot, mais à la

(1) Il s'agit de M. Bigot, actuellement curé à La Calle

vérité ce sont des ouailles qui fréquentent très irrégulièrement ma pauvre petite église - se trouve un paroissien qu'on appelle le grand Eugène François, ou plutôt le « grand Eugène » tout court .

- Le grand Eugène?

- Oui... à cause de sa carrure et de sa taille qui sont celles d'un géant ! expliqua le prêtre.

- C'est curieux, observai-je, intéressé, ce géant-là m'est déjà sympathique.

- Je vous assure qu'à tout prendre il est pour le moins fort original. Un ancien, un vieux de la vieille, comme il a l'habitude de dire, et qui en raconte long à qui veut l'entendre réciter le chapelet de ses souvenirs !

- Darne ! Il se peut qu'en agissant de la sorte, votre brave paroissien fasse lui aussi, à sa façon, œuvre méritoire.

- Oh ! s'écria mon interlocuteur, il en est sûrement convaincu.

- Et je ne l'en blâmerai certes pas, approuvai-je car ces souvenirs-là nous instruisent souvent davantage que beaucoup de rapports officiels... Elles sont précieuses et infiniment respectables...Le malheur est que les colons de la première heure, s'il

en reste, parlent peu et se mêlent encore moins d'écrire...

L'abbé eut un geste de dénégation.

- Permettez, fit-il, il y a des exceptions à toute règle... Que diriez-vous si je vous en apportais la preuve?

- Moi? Mais j'en serais enchanté, parbleu !

- Eh bien ! C'est le grand Eugène qui m'a précisément chargé de vous la fournir.

- De grâce, expliquez-vous ! Je vous écoute avec toute la ferveur dont je suis capable.

Sur cette invitation, le jeune ecclésiastique se recueillit quelques secondes, puis il continua en ces termes

- Il faut donc que je vous dise qu'un de ces derniers soirs, alors que la nuit tombait sur le bled, mon grand diable de colon est venu frapper à la porte de la mesure qui me sert de presbytère. Et comme je me montrais surpris de sa présence à une heure aussi avancée : « N'avez aucune crainte, me déclara-t-il, avec sa jovialité habituelle, ce n'est pas la confession écrite et générale de mes péchés que je vous apporte , mais peut-être quelque chose

de mieux dont je voudrais soulager ma conscience!»

Je ne pus m'empêcher d'intervenir dans ce récit en questionnant :

- Et qu'avez-vous pensé, monsieur l'abbé, de cette entrée en scène mystérieuse?

- Oh ! Vous savez, nous autres prêtres, sommes habitués à tout, et je vous étonnerai en vous disant que ce n'est pas toujours au tribunal secret de la pénitence que nous recevons les confidences les plus intimes ou les aveux les plus inattendus... Je fixai donc attentivement mon grand Eugène, qui m'apparut encore plus sec, osseux, interminable sous l'usure de ses vêtements de travail, avec son front obstiné, ses sourcils en révolte, sa forte moustache et ses favoris grisonnants à la Victor-Emmanuel...

J'attendis quelques secondes qu'il se décidât à me faire ses révélations, quand je le vis soudain qui fourrageait dans la poche intérieure de sa veste grise... Il en retira, pour me l'offrir assez gauchement, un mince rouleau de papier entouré d'une ficelle rouge.

- Que me remettez-vous là, mon brave? lui demandai-je.

- Ça ? fit mon paroissien en branlant de la tête, c'est l'histoire de ma chienne de vie, ajoutée à celle de mon brave homme de père et de presque tous les miens !

Et en prononçant ces mots, il eut le regard charviré d'une indicible tristesse. Je poursuivis :

- Que dois-je faire d'un pareil dépôt?  
- C'est bien simple, implora-t-il. Faites-moi l'amitié, quand vous aurez l'occasion de descendre à Bône, de le soumettre à quelqu'un de ces messieurs qui bataillent dans les journaux, et surtout qui n'ont pas peur d'affirmer que deux et deux font quatre

A cette boutade innocente, j'esquissai un sourire, mais le desservant ajouta à mon adresse

- vous supposez bien que je n'ai accepté cette mission qu'à tout hasard et sous toutes réserves, d'autant plus que le grand Eugène ne m'a pas caché certaine mésaventure...

- Peut-on la connaître?  
- Au fond, elle est assez banale, mais combien significative !... Imaginez-vous qu'il y a quelque temps déjà, notre terrien de Blandan avait con-

fié son manuscrit à un journaliste local dont il ignorait très probablement les attaches officielles, et qui n'a rien trouvé de mieux que de l'égarer.

- Ah ! Ah ! m'écriai-je en riant, ce cher confrère devait avoir ses oubliettes diplomatiques !...

- Toujours est-il, conclut l'abbé, que le grand Eugène, qui a foi dans la vigueur et l'indépendance de votre plume, a obtenu de moi que je vous apporte ses Mémoires tant bien que mal reconstitués... A vous d'en tirer profit, si vous leur trouvez quelque valeur documentaire

Infiniment touché par cette marque de confiance, je répondis :

- Vous pouvez être certain que, s'il plaît à Dieu, je les ferai connaître quelque jour !

- J'y compte bien ! Acquiesça mon visiteur, en me remettant le petit rouleau de papier ficelé de rouge.

Et fouillant dans son bréviaire :

- Voici, au surplus, fit-il, les quelques lignes que j'ai reçues du grand Eugène après notre entretien... Elles pourront peut-être servir d'introduction à ces feuillets jaunis.

*Blandan, ce 19 juin 1908*

*Monsieur le Curé,*

*M. Maxime Rasteil, directeur du Réveil Bônois, peut faire de mon manuscrit tout ce qu'il lui plaira. Il peut l'embellir mais sans rien diminuer de la vérité. Je ne lui demande qu'une chose, c'est de ne pas le perdre, comme l'a fait un de ses confrères à qui j'en avais remis le double, car la mémoire commence à ne plus habiter chez moi.*

*Qu'il n'oublie pas surtout de parler du lion qui venait la nuit nous enlever le bétail en plein village. Mille remerciements de votre très humble serviteur.*

EUGÈNE FRANÇOIS.

*P. S. - Excusez mon orthographe... Je suis un colon et non pas un notaire.*

\*  
\* \*

Plus de vingt ans ont passé depuis le jour où ce manuscrit informe - un vrai manuscrit de colon fruste et simpliste, peu soucieux du style et de l'or-

thographe - a été placé entre mes mains, et il est même advenu qu'en 1916, au soir d'une journée d'avril assombrie par le dernier communiqué du front, le grand Eugène, agonisant sous les yeux noyés de larmes de ses enfants et petits-enfants auprès de qui il était venu habiter dans un faubourg de Bône, est parti pour le suprême voyage de la mort.

Allais-je oublier ma promesse de me pencher sur ces pages si émouvantes en leur naïve sincérité ? J'avoue que j'ai beaucoup tardé à m'acquitter de ce devoir, mais de tels événements ont traversé la vie des peuples et des individus au cours de ce quart de siècle écoulé, que j'en puis tirer mon excuse.

Le silence a toutefois des limites que lui assigne le temps, et la célébration du Centenaire de l'aube de l'Algérie française est venue me rappeler fort à propos qu'une voix d'outre-tombe avait quelque chose de grave à dire qui méritait d'être entendu.

Voici donc, mise au point, développée, embellie suivant la volonté de celui qui l'a vécue - et autant

que se puisse embellir le récit de la souffrance, du sacrifice et de la douleur - l'histoire d'une de ces familles parisiennes de 1848 grisées par un beau rêve d'espace et de fortune, à qui le Destin réservait de gravir si tragiquement le calvaire insoupçonné des débuts de la Colonisation algérienne.

**LA VOIX D' OUTRE-TOMBE**  
**UNE FAMILLE D'ÉMIGRANTS PARISIENS**

Ce que je raconte dans ces pages écrites à la va-comme-je-te-pousse au déclin de ma vie, entre deux labours donnés à ma petite concession de Blandan, c'est l'aventure d'un fils de colon de 1848, devenu colon lui-même, et dont la famille arriva à Mondovi au mois de décembre de ladite année, le jour de la saint Ambroise.

On a bien raison de dire que ce sont les circonstances qui décident de tout. Comme on le verra, le hasard des événements ne m'a guère épargné .

A l'époque où commence cette narration, le Gouvernement provisoire, issu des émeutes libérales qui avaient renversé le trône de Louis-Philippe, s'avisa subitement de poursuivre la mise en valeur des territoires immenses de l'Algérie qu'il avait été souvent question d'abandonner au cours des difficultés de la conquête.

Dans ce but, il s'adressa aux artisans, aux ouvriers et aux paysans, qui devaient être dotés d'une concession de quelques hectares à proximité des villages à créer par l'Administration.

Nous habitons alors Paris, en plein faubourg Saint-Antoine, où mon père était charpentier-appareilleur de son état. Dès qu'il eut connaissance de cet appel par les journaux et les affiches, le cher homme en fut enthousiasmé.

Dame ! posséder un petit domaine dans ce pays d'Afrique où nos généraux et nos soldats faisaient tant parler d'eux, on considérait cela dans les milieux de notre condition comme une fortune qui vous serait tombée du ciel.

Or donc, à partir de ce jour, mon père prit en dégoût la capitale et ne songea plus qu'à réaliser au plus tôt le rêve qui s'offrait à lui sous des couleurs aussi riantes.

- A quoi bon, nous disait-il, trimer, suer et user sa carcasse à Paris pour élever ses mioches, lorsque là-bas, en Algérie, comme on nous l'assure, c'est la vie large, facile et prospère qui nous attend .

Renseignements pris dans les bureaux de la Préfecture, il ne fit ni une ni deux. Il rédigea sa

demande en bonne et due forme, et ne tarda pas à recevoir de l'autorité compétente un avis favorable aux termes duquel il était agréé pour être dirigé sur le futur centre de Colonisation de Mondovi, situé à environ vingt-six kilomètres du port de Bône, dans le département de Constantine.

Ce que ma mère et mes sœurs versèrent de larmes en apprenant cette nouvelle, il vous serait impossible de le croire, car j'ai oublié de vous dire que loin de partager l'emballement du chef de la famille, elles avaient au contraire accablé celui-ci de remontrances et de prières pour le détourner de ce projet.

Depuis plusieurs semaines déjà, c'étaient des scènes terribles qui jetaient la désunion dans notre modeste intérieur éclairé jusque-là à la douce lumière de l'affection et du travail.

- Ne sommes-nous pas bien ici? objectaient les protestataires à l'entêtement paternel.

- Pauvres folles que vous êtes ! répliquait le charpentier-appareilleur. Apprenez que je ne suis pas de ceux qui reprennent leur parole.. J'ai bien réfléchi... Ce que j'ai décidé est décidé !

Malgré tout, ma mère et mes sœurs ne perdaient pas encore l'espoir de le retenir, et elles revenaient à la charge en lui montrant ce qu'il y avait de hasardeux dans l'entreprise d'un si long voyage et d'une autre vie si lointaine.

- C'est tout cet inconnu qui nous fait peur ! répétaient-elles en gémissant.

J'étais trop jeune, avec mes neuf ans à peine sonnés, pour comprendre ce qu'il y avait à la fois de douloureux et de juste dans cette résistance éplorée. Ce n'est que beaucoup plus tard que je me suis rendu compte qu'en certaines choses les femmes ont plus que nous le pressentiment du malheur.

Pour en revenir à notre maisonnée, il est incontestable que nous y jouissions d'un bien-être qu'eussent envié beaucoup de gens du peuple.

Mon père, François (Gabriel), gagnait comme charpentier ses dix francs par jour. Ma mère, blanchisseuse de fin, arrivait à se faire des journées de cinq francs. Quant à mes sœurs, Rosine avait de bons gages chez une fruitière de la rue Saint-Jacques, et Augustine, brodeuse sur métier, réalisait d'excellents salaires sur les travaux délicats qu'on

venait lui commander à domicile et qui faisaient l'admiration de nos connaissances du voisinage.

Et cela me rappelle un souvenir assez cuisant de ma turbulence enfantine. En 1847, Louis-Philippe étant encore roi de France, ma plus jeune sœur brodait précisément une culotte de velours pour Sa Majesté. Il fallait voir quel zèle et quelles précautions elle apportait à mener à bien ce précieux travail, lorsqu'il arriva qu'en jouant autour d'elle, je commis le crime de renverser un bol de liquide qui éclaboussa la royale culotte.

Irréparable désastre!... Je ne puis penser encore sans frémir à cette catastrophe familiale qui mit toute la maison à l'envers et me valut, par surcroît, une correction d'importance. Ah ! Combien de fois j'ai maudit la culotte qui avait fait pleuvoir sur moi tant de fâcheuses calottes !...

Cependant le temps marchait. Nous approchions des derniers mois de l'année 1848, et les Colonies agricoles décrétées par le gouvernement provisoire pour être envoyées en Algérie se trouvant au complet, ne pouvaient tarder à recevoir l'ordre de leur mise en route.

Dans le courant de septembre, j'entendis souvent mon père nous dire que le chef du pouvoir exécutif avait fixé à 12.000 le nombre des Colons à diriger sur l'Afrique ce mois-là, et il ajoutait que 1.500 autres partiraient en Novembre suivant. Il fallait donc nous attendre à quitter Paris d'une semaine à l'autre.

Ce qu'on évitait de crier sur les toits, c'est qu'à ce moment la capitale regorgeait d'ouvriers sans travail, et qu'il était prudent de ne pas laisser s'éterniser tous ces chômeurs sur le pavé de la grande ville encore secouée par l'agitation d'une récente période révolutionnaire.

C'est pourquoi, d'ailleurs, l'Assemblée Constituante, se rangeant aux avis des généraux Cavaignac et La Moricière, avait voté un crédit de cinquante millions pour faire face aux frais de cette entreprise.

Aux termes du décret ministériel, chaque futur colon algérien devait recevoir une habitation que l'État ferait construire, un lot de 2 à 10 hectares, des semences, des instruments de culture, des bestiaux et des rations de vivres jusqu'à la mise en valeur des terres.

Evidemment, pour des ouvriers dans la gêne ou dans une quasi-misère, c'était un appât tentateur, et cela expliquait au surplus l'affluence énorme des demandes qui durent être instruites par une Commission spéciale siégeant sans désespérer afin d'activer l'organisation des premiers convois.

Mais tel n'était pas, je le répète, le cas de notre famille au sein de laquelle tout le monde, à part l'enfant que j'étais, gagnait facilement et honorablement sa vie.

L'imminence du départ fut, comme on le suppose, un nouveau sujet d'inquiétudes et d'alarmes pour ma mère et pour mes sœurs dont le chagrin redoubla. Leurs lamentations reprirent de plus belle .

- Songe donc, père, disaient-elles, à chaque instant, que nous vivons tous heureux dans notre cher Paris, et que là-bas, peut-être, nous aurons beaucoup à souffrir !

Renoncer à sa concession de sept hectares, lui, François (Gabriel)? C'était folie que d'espérer qu'il ferait un pareil retour sur lui-même. Sans doute il montrait bien quelques hésitations devant ce qu'il appelait la « musique de ses femmes » ,

surtout lorsque ces dernières lui donnaient à entendre que l'agriculture n'étant pas son métier, il risquait fort de n'y point réussir.

Mais son obstination reprenait vite le dessus, et il répliquait à cela :

- Soyez tranquilles de ce côté !... Je crèverai plutôt à la besogne, s'il le faut, mais j'apprendrai vite à travailler la terre comme les camarades ! Et puis, voyez-vous, un bon charpentier se débrouille toujours dans un pays où tout est à mettre debout !

Un événement survint d'ailleurs très à propos pour le fortifier dans sa résolution. Par une froide matinée de novembre, les futurs colons avaient été invités à se rendre sur les quais de la Seine par le général Cavaignac, désireux de les haranguer avant de leur faire prendre le chemin de l'Algérie.

Mon père m'emmena avec lui pour assister à cette sorte de revue dont je me souviens comme si c'était hier. Ah ! mes amis, quelle foule était là et quel beau discours nous entendîmes ! Quelles entraînantes paroles nous furent adressées par le général alors si populaire, et dont les promesses de prospérité allaient au cœur de tous les citoyens

présents à cette cérémonie ! J'en ai retenu ces quelques lambeaux de phrases

« Honneur à vous... L'avenir vous appartient... Les vœux du Gouvernement vous accompagneront vers la terre algérienne que nos soldats ont arrosée de leur sang... Vous y trouverez un climat sain, des plaines immenses et fertiles, un sol vierge où il ne tiendra qu'à vous de récolter la fortune et le bonheur ! ... »

Il y eut des bravos, des cris, des ovations. On se serait cru à une nouvelle fête de la Fraternité, car toutes les mains se serraient au souffle de l'éloquence officielle.

Dès que nous rentrâmes dans notre logis, mon père ne manqua pas de faire le compte-rendu enthousiaste de cette solennité ; mais il ne rencontra que des visages encore plus tristes et que des yeux encore plus rouges.

- Tonnerre ! s'écria-t-il au comble de l'impatience, il faut en finir avec cette musique et ces figures d'enterrement !

Et il y eut alors une discussion plus pénible que toutes les autres, au cours de laquelle ma mère,

prise de désespoir, déclara au milieu de ses pleurs qu'elle ne partirait pas.

- Soit ! fit François (Gabriel) exaspéré par ce refus. Reste à Paris avec tes filles, si cela te fait plaisir, mais j'emmène mon garçon .

C'était la dispersion de notre foyer, l'émiettement de la famille, c'est-à-dire le déchirement de la séparation.

Ma mère m'aimait trop pour s'y résoudre. Faisant violence à ses craintes et à ses larmes, elle consentit enfin, pour ne pas me perdre, à s'exiler de son grand Paris où s'était écoulé le meilleur de sa vie confiante et laborieuse et qu'elle devait ne plus revoir.

Ceci résolu, je vous laisse à penser ce que fut alors chez nous la bousculade des derniers préparatifs. Le départ du onzième convoi, réservé aux Colonies agricoles de Mondovi, de Barral, de Nechmeya et de Penthievre, devait être fixé à l'expiration de la huitaine, de telle sorte que nous eûmes tout juste le temps de bazarder le mobilier inutile et de boucler force ballots d'effets, de linge et d'outils pour être prêts à la date voulue.

Mon père nous pressait et veillait à tous ces détails; nous fîmes enfin nos adieux aux quelques parents et aux plus proches amis que nous laissons dans la capitale.

Le sort en était jeté... Nous allions vers tout ce qu'il y a d'espoir, d'illusion et de redoutable dans le lointain domaine de l'inconnu.

## **DES QUAIS DE BERCY AU GRAND LAZARET DE MARSEILLE**

Comment s'effectua notre voyage? Ce fut une longue série d'inconcevables vicissitudes. Dites-vous bien qu'à cette époque, le chemin de fer n'allait pas même jusqu'à Lyon, et que l'on en était encore aux diligences. Pour transporter à la fois tant de monde et de bagages, le Gouvernement avait donc eu l'idée d'emprunter les canaux et les voies fluviales.

Les Colons avaient été prévenus que les embarquements auraient lieu sur des bateaux plats spécialement aménagés dans ce but. Ceux-ci mesuraient trente mètres de longueur pour une largeur de six mètres, et ils étaient traînés par des chevaux de halage.

Naturellement, à chaque écluse qui se présentait - et cela se produisait environ tous les quatre ou

cinq kilomètres - il fallait subir un arrêt d'autant plus prolongé qu'il y avait là une demi-douzaine de péniches attendant leur tour l'une derrière l'autre. A ce train-là, on ne faisait guère de chemin par jour.

L'intérieur de chaque embarcation offrait un coup d'oeil aussi pittoresque que lamentable. On y pouvait voir, entassés par famille, de cent à cent-cinquante émigrants parisiens avec leurs matelas ou de simples paillasses sur le plancher sale et humide, les uns d'un côté, les autres de l'autre, se faisant vis-à-vis et parqués comme du bétail, à telle enseigne que, le soir venu, maris, femmes, célibataires, jeunes filles et garçons avaient toutes les peines du monde à retrouver leur coin et leur literie.

Faute de cabines et même de séparations, il résultait de ce pêle-mêle masculin et féminin une promiscuité dont mon ignorance d'enfant ne s'inquiétait guère alors, mais dont je rougis aujourd'hui quand il m'arrive d'y songer.

Je m'explique maintenant pourquoi plus d'un passager du Convoi n° 11 n'avait pas ses yeux dans sa poche, à commencer par le fringant capitaine qui avait reçu le commandement de l'expé-

dition et qui s'intéressait moins au sort des colons qu'aux charmes de leurs filles et de leurs épouses.

Malgré tout, dans le compartiment des hommes, on s'accommodait assez volontiers de l'imprévu de cette nouvelle existence baladeuse et sans-souci. On avait même trouvé un moyen agréable de tuer le temps qui semblait long aux voyageurs lorsque les bateaux s'attardaient durant des heures à franchir les barrages : c'était de pousser une pointe dans les villages les plus voisins, où l'on cassait joyeusement la croûte en faisant fête au cidre ou au petit vin du pays.

Ces ripailles étaient, bien entendu, accompagnées des plus gais refrains de circonstance, car dans toutes les auberges on prenait plaisir à boire à la santé des futurs colonisateurs de l'Algérie.

*Entre Paris et Lyon,  
La digue dondaine, la digue dondon,  
Entre Paris et Lyon, Y a de belles filles*

chantaient les uns, tandis que les autres y allaient de leur couplet en l'honneur de la Liberté et de la République.

Eh oui ! ils étaient tout à la joie les émigrants parisiens, sans se douter que tandis qu'ils trompaient ainsi l'ennui des jours, leurs femmes et leurs filles, reléguées dans les flancs des bateaux plats, étaient obligées par pudeur, pour changer de linge et de vêtement, de se dissimuler derrière des draps de lit qu'elles se rendaient le service de tenir, les unes après les autres, à seule fin d'échapper à la curiosité désobligeante de certains regards. Et cela pendant que ces messieurs vidaient force bouteilles - et aussi leurs porte-monnaie - dans les cabarets de la route.

Bref, partis des quais de Bercy au début de novembre, après avoir péniblement navigué de la Seine à la Saône et de la Saône au Rhône, nous ne devions arriver en vue de Marseille qu'à la fin du mois. Et encore convient-il d'ajouter que parvenus à Pont-Saint-Esprit, dans le Gard, nous avons pris le bateau à vapeur, ce qui était diantrement plus agréable comme allure.

Quel soupir de soulagement lorsque l'effectif du 11e convoi aperçut enfin à l'horizon le bleu décor de la mer provençale, et que nous fîmes notre entrée dans la belle cité du littoral méditerranéen

Comme tout cela était nouveau pour moi ! Mon père se montrait tout joyeux, et ma mère et mes sœurs furent un moment distraites de leurs soucis par ce spectacle. C'était déjà un autre ciel, un autre climat et d'autres gens.

Mais cette diversion ne fut pour elles que de courte durée, car les incommodités de la première étape les avaient brisées de fatigue, et elle se demandaient ce que serait la seconde sur la grande mer.

## EN ROUTE POUR L'ALGÉRIE

Les Marseillais, habitués cependant à voir chez eux des gens de tous les pays, ne manquèrent pas de réserver un curieux accueil au défilé de notre caravane. Quelques autorités vinrent même, par ordre, nous apporter leur salut et leurs encouragements .

Dans le Midi, les belles paroles sonnent bien et sont monnaie facile, mais en attendant le Labrador, c'est-à-dire la vieille frégate sur laquelle nous devions embarquer pour faire route sur l'Afrique, nous n'en fûmes pas moins condamnés à subir un stationnement des plus inconfortables dans les bâtiments du Grand Lazaret, où chaque famille se débrouilla comme elle put.

Ah ! Ce fut encore un beau grouillement que ces quinze cents hommes, femmes et enfants réunis dans cette enceinte, où il fallait enjamber les groupes à terre sur des matelas afin de se retrouver les uns et les autres.

Pour occuper les loisirs de ce séjour forcé, la plupart des émigrants faisaient de longues promenades dans les rues de Marseille, courant les magasins, s'attablant aux terrasses des cafés, des restaurants et des pêcheries, au détriment de leur bourse déjà très entamée.

Un après-midi, mon père nous emmena rendre visite à un nommé Dauphin, cordonnier, qui était le frère d'un de ses meilleurs camarades de Paris. Ce brave homme nous fit fête, tant il était heureux, avec sa femme, de lier connaissance avec toute la famille sur le point de s'expatrier.

Après une semaine ou peu s'en faut de ces allées et venues, la nouvelle se répandit que le *Labrador* avait tout de même fini par arriver sur rade, et avis nous fut donné de transporter d'urgence nos bagages sur les quais pour assurer leur chargement sur le navire en partance .

Pendant je ne sais combien d'heures, ce fut alors une interminable procession de voitures, camions et charretons à bras véhiculant vers la parcelle désignée les mobiliers usagés les plus divers, armoires, buffets, lits, tables, chaises, bancs, colis de vaisselle, batteries de cuisine, etc., etc., formi-

dable fouillis qui s'engouffrait au petit bonheur dans le ventre de la vénérable frégate sans qu'il fût délivré aux porteurs des bulletins ou des étiquettes d'enregistrement.

Chose singulière, personne ne se demandait de quelle façon chaque famille pourrait s'y prendre pour retrouver son bien lorsque le bateau arriverait à destination. C'était là, il est vrai, le dernier des soucis des organisateurs du convoi. et du personnel maritime.

Et ce fut bientôt notre tour d'escalader l'échelle du *Labrador* qui appareillait.

Je n'oublierai jamais cette matinée de décembre où le mistral, furieux depuis la veille, claquait dur par le travers du Château d'If.

Ils sont tous là, appuyés aux bastingages, les futurs colons de Mondovi, de Barral, de Nechmeya et de Penthievre, les uns inconsciemment joyeux, les autres déjà remplis de crainte ou pris de malaise au moment d'affronter l'immense étendue d'eau où les vagues courent comme des furies.

La frégate poussive a péniblement levé l'ancre, et la voilà qui quitte le port avec une remarquable

lenteur, en rasant les môles où des bras et des mouchoirs s'agitent pour répondre aux acclamations des émigrants.

O surprise! dans la foule des gens à terre, nous apercevons les époux Dauphin qui ont voulu assister à notre départ et qui nous suivent de leurs signaux d'adieu.

Peu à peu, c'est la façade grisaille de la ville qui semble nous fuir, avec, se découpant sur le ciel, la silhouette de Notre-Dame-de-la-Garde, tandis que ce pauvre Labrador pique péniblement vers le Sud dans l'éclaboussement de ses vieilles roues en planches et à la vitesse d'une tortue de mer.

Les plus courageux auraient bien voulu demeurer sur le pont, au grand air, pour jouir du spectacle des îles et de la côte, et beaucoup firent des efforts pour tenir tête au vent qui se fâchait de plus en plus. Mais les effets du roulis ne tardèrent pas à se faire sentir et à les rendre affreusement malades, à telle enseigne que dans l'entrepont, où se retrouvèrent entassés tous les passagers du bord, ce fut bientôt un indescriptible concert de hoquets, de plaintes et de vomissements.

Je n'exagère pas en disant que pendant les cinq jours et les cinq nuits que dura la traversée, les émigrants, qui regrettaient amèrement les rives de la Seine, eurent le loisir de se délester de tout ce qu'ils pouvaient encore avoir de parisien dans le corps.

Mais il n'est pas de voyage qui n'ait tout de même une fin. Vers le milieu de la sixième journée, la côte algérienne nous apparut et nous entrâmes bientôt dans le golfe de Bône.

Prévenue par le coup de canon que l'on tirait à chaque arrivée d'un courrier de France, la population s'était portée en masse sur les quais pour nous recevoir. Au premier rang de la foule, il y avait M. Lacombe, premier maire de la commune nouvellement créée, ainsi que l'abbé Banvoy et plusieurs officiers de la garnison.

Dès l'abord, l'aspect de la ville nous sembla plutôt rébarbatif avec la ceinture de ses vieilles murailles turques, rongées et lézardées, qui la défendaient du côté de la mer. L'agglomération en amphithéâtre se composait surtout de bâtiments militaires, dont quelques-uns en cours de construction, et elle était dominée par la forteresse de la Casbah émergeant d'une verdure sombre.

C'est là, nous apprit-on, que le capitaine d'Armandy, à la tête de trente fusiliers marins de La *Béarnaise*, avait accompli l'escalade qui fit tomber la citadelle du farouche bey Ahmed au pouvoir de la France.

L'admiration de ce fait d'armes historique ne nous empêcha point de trouver interminable la manœuvre d'accostage *du Labrador*, tant nous avions hâte de descendre à terre après une traversée aussi dure, dont nous sortions défaits, rompus et moulus de tous nos membres.

Dès que nous eûmes enfin retrouvé avec joie le plancher des vaches, comme disait mon père, nous prîmes contact avec les autorités. Il y eut des présentations et des souhaits de bienvenue, puis, précédé d'une musique, le convoi se mit en marche par la porte de la Marine et fit une première station *au Café de la Croix de Malte*, à l'angle de la rue de Constantine.

Là, il y eut un vin d'honneur offert par la Municipalité aux arrivants, après quoi on nous procura des logements provisoires dans les casernes, où nous connûmes la chambrée comme les soldats.

Aussitôt qu'il nous y eut installés, le galant capitaine préposé à la conduite du détachement depuis le départ de Paris, et qui s'était montré si empressé auprès des plus jolies « colonnes », nous tira sa révérence, sa mission étant, paraît-il, terminée. Adieu. bonsoir la compagnie !

Le lendemain, une convocation en règle appela tous les nouveaux débarqués sur la placette de la Marine, aujourd'hui place Faidherbe, pour entendre le discours du colonel Eynard, commandant les troupes de Bône.

Inutile de vous dire que cet officier supérieur nous harangua avec beaucoup d'esprit du haut du balcon que l'on peut voir encore au premier étage de l'immeuble où se trouvent actuellement les bureaux de l'Enregistrement et des Domaines.

Je me souviens parfaitement que pour écouter les paroles de l'honorable Colonel, nous étions tous serrés, empilés, les hommes debout, les femmes et les enfants assis sur des bornes ou couchés sur le sol, car l'emplacement était vraiment trop exigü pour contenir tant de monde.

Ce que nous entendîmes fut, à quelque chose près, la répétition des exhortations vibrantes que,

lors de notre mise en route, nous avait adressées le général Cavaignac sur les quais de Bercy. Le commandant de la place de Bône y ajouta l'assurance que l'Administration et l'Armée rivaliseraient de zèle pour favoriser la grande tâche des Colonies agricoles.

- Vous pouvez compter, s'écria-t-il en terminant, sur toute la sollicitude du Gouvernement de la République!

Un roulement de tambours et des applaudissements qui provenaient autant des nombreux curieux accourus que de nous-mêmes, marquèrent la fin de cette manifestation oratoire, à l'issue de laquelle nous nous dirigeâmes en masse vers le quai, où nos bagages extraits des cales du *Labrador* avaient été placés sous la garde des douaniers et de la troupe, en attendant qu'il en fût pris livraison.

Ah! c'est pour le coup que la confusion, la surprise et le mécontentement furent à leur comble. Tous ces colis, malles, meubles, ustensiles les plus divers, gisaient sur le sol dans un inextricable chaos et sans désignation d'aucune sorte permettant à chaque famille de colon d'en revendiquer la propriété.

Dans cet embrouillamini, une mère vache aurait eu de la peine à retrouver son veau. Cela ressemblait fort à la fameuse foire d'empoigne, où les plus débrouillards se servaient à leur guise sans se soucier de savoir s'il ne manquait pas quelque chose aux camarades en peine de retrouver leur bien.

Il y avait en effet beaucoup d'objets manquants, mais auprès de qui vouliez-vous réclamer? Mieux valait ne rien dire et se contenter de ce que l'on pouvait repêcher à soi dans les remous de cette indescriptible bagarre.

Tout cela était bien fâcheux, sans aucun doute, mais les plus accommodants en prirent leur parti. - Bah ! se dirent les moins maltraités par le sort, nous nous rattraperons vite de ces pertes minimes, lorsque nous serons installés sur notre concession de sept hectares et que nous serons devenus les rois de la plaine !...